Il est rare qu'un roman fasse entendre une telle profusion de voix tout en renonçant à la plupart des procédés qui permettraient d'identifier ceux à qui elles appartiennent. C'est à cette catégorie que se rattache La Rue, de l'écrivain autrichien Robert Seethaler, dont la traduction française vient de paraître à Paris aux éditions Sabine Wespieser, quelques mois seulement après sa publication à Berlin.

Dans ce roman, des personnages surgissent brusquement, prononcent quelques phrases, puis disparaissent, avant de reprendre la parole plusieurs pages plus loin, sans que leurs propos leur soient attribués, sauf en de rares occasions. Même les dialogues s'engagent sans la moindre introduction. Le lecteur se trouve ainsi plongé d'emblée dans un flot de paroles dont il lui appartient de découvrir la fascinante organisation.

Dans La Rue, le lecteur devient donc un passant qui surprend des conversations derrière une fenêtre, à la table d'un café, dans l'entrée d'un immeuble ou sur le trottoir. Il écoute des fragments d'existences dont il ignore d'abord tout. À mesure qu'il avance dans sa lecture, les voix gagnent en épaisseur, les lieux deviennent familiers et les contours des destinées se dessinent.

Autre singularité, Seethaler ne présente pas ses nombreux personnages par l'intermédiaire d'un narrateur chargé d'ordonner leurs apparitions et leurs paroles. Il laisse les voix coexister, rivaliser, se contredire, si bien que son roman finit par ressembler à une longue conversation dont personne ne maîtrise tous les fils.

La seule chose familière dans La Rue, pour qui a lu les précédents romans de l'écrivain, est la continuité de ses préoccupations, notamment son intérêt pour la vie des gens modestes, déjà manifeste dans Une vie entière, Le Champ et Le Café sans nom. Mais au lieu de concentrer son attention sur une existence ou un milieu social, comme il l'avait fait jusqu'alors, il multiplie les foyers narratifs au point de faire de tout un espace urbain la matière même de son roman.

L'action se déroule dans la Landstrasse, une rue qui porte encore les traces de son passé ouvrier et des guerres, bordée d'immeubles modestes et de petits commerces. Au début, nous entendons un vieil homme évoquer ses voisins de la maison de retraite « Lueur du soir », les décès récents, les souvenirs de guerre et les épreuves de la vieillesse. Mais très vite, des voix autour de lui démentent ses affirmations, et le lecteur comprend dès les premières pages que la mémoire collective ne forme pas un récit homogène.

Parmi les personnages qui reviennent régulièrement figure un jeune homme qui loue l'ancien local d'un marchand de charbon pour y ouvrir une librairie de livres anciens et d'occasion. Afin d'exposer les dix-sept mille ouvrages qu'il possède, il fabrique lui-même ses étagères. Mais il se heurte bientôt aux difficultés matérielles d'un commerce qui ne trouve guère de clients dans le quartier. L'histoire de ce jeune homme nous accompagne tout au long du roman, jusqu'à acquérir une valeur symbolique : celle d'un rêve individuel menacé par les contraintes économiques, les transformations du quartier… et les poux des livres.

Il y a aussi une jeune femme délicate qui vient s'installer dans l'appartement de sa tante, désormais pensionnaire de la maison de retraite. Ce séjour réveille en elle des souvenirs d'enfance et un sentiment de malaise, comme si elle avait, sans le vouloir, dépossédé sa tante de ses biens et de sa vie passée. Les fils qui relient la mémoire, l'héritage, l'affection et la culpabilité se déploient ici avec une délicatesse et une retenue émouvantes.

Parmi les autres trajectoires qui se croisent dans la Landstrasse, on rencontre un prêtre très âgé, mis à la retraite en raison du déclin de ses facultés mentales ; un homme qui voue à sa voisine Marija un amour obsessionnel ; une réfugiée dont les multiples noms racontent les ruptures et les déchirements de l'exil ; des adolescents qui font l'expérience de la violence et des premiers troubles amoureux ; des commerçants, des policiers, des employés, des sans-abri… jusqu'à ces pigeons dont nous ne découvrirons la cause de la mort que dans la seconde partie du roman.

La fête annuelle de la rue constitue un moment de rassemblement pour la plupart de ses habitants. Bien qu'elle soit censée célébrer la solidarité locale, elle dégénère rapidement en une violente mêlée, révélant les tensions dissimulées sous la cordialité affichée. Les mesures administratives qui suivent ne tardent pas à mettre en évidence le décalage entre les discours et la réalité. Au fil des chapitres, d'autres événements se succèdent : maladies, décès, déceptions amoureuses, tentatives de suicide, violences domestiques, expulsions et mutations du tissu commercial. Lorsque des investisseurs découvrent dans cette rue délaissée un potentiel économique prometteur, les projets de rénovation qu'ils présentent comme une promesse de prospérité entraînent le déplacement d'une partie de ses habitants.

À la fin, le jeune libraire ferme sa boutique et vend ses livres à un grossiste. Le local devient un restaurant de restauration rapide, exactement ce que certains de ses voisins auraient préféré y voir dès le départ. À l'approche d'une nouvelle édition de la fête annuelle, la physionomie de la rue se transforme, mais les voix continuent d'y résonner, donnant l'impression que la vie y recommence toujours.

Cette succession d'événements pourrait laisser supposer une intrigue romanesque classique. Or, le roman ne possède aucun narrateur central, et la société dans laquelle Seethaler nous plonge prend progressivement forme par l'accumulation de fragments brefs et dispersés des existences singulières qui la composent : monologues, dialogues, lettres, rapports de police, correspondances administratives, aperçus historiques, passages descriptifs à la troisième personne, prières, souhaits, souvenirs et observations rapides.

Dans ces fragments, certains personnages reviennent régulièrement, tandis que d'autres n'apparaissent qu'une seule fois. Leur longueur varie de quelques mots à plusieurs pages. De cette composition naît une forme de démocratie narrative, dans laquelle aucune vie ne bénéficie d'un privilège durable. Un vieillard dans une maison de retraite peut ainsi occuper autant de place dans le récit qu'un employé ou une amoureuse ; une remarque de boulangère peut succéder à une méditation sur la mort, et un détail domestique anodin acquérir la même valeur narrative qu'un événement dramatique.

Mais cette démocratie n'est pas synonyme d'harmonie. Les voix s'opposent, s'ignorent, se méprisent mutuellement. Cette polyphonie révèle une société déchirée, dont chaque membre possède sa propre vision de la réalité. Parmi les nombreux exemples, celui du vieillard qui raconte, au début du roman, avoir participé au sauvetage d'un chien enseveli sous les décombres de la guerre, avant qu'une voix voisine ne l'accuse d'avoir emprunté cette histoire à une émission de télévision. En l'absence de tout arbitre susceptible de départager les récits, la vérité du roman émerge des contradictions entre ses voix, et non de l'autorité de l'une d'entre elles.

Une telle structure exige du lecteur un effort inhabituel. Alors que les personnages des romans traditionnels bénéficient généralement d'un portrait précis et de traits distinctifs, ceux de La Rue se construisent par l'accumulation d'indices : une expression, une adresse, une habitude

ou un événement déjà mentionné. Puisque notre connaissance de nos voisins ne repose elle-même que sur des bribes de leur existence, des nouvelles, des jugements ou des impressions, souvent erronés, Seethaler fait de ce savoir lacunaire une méthode romanesque.

Le lecteur se voit ainsi contraint d'habiter la Landstrasse, d'apprendre à connaître ses lieux, ses commerces, ses immeubles et les itinéraires de ses habitants, pour parvenir à s'orienter tant bien que mal dans cet espace et poursuivre sa lecture. Mais cela ne lui épargnera ni la dispersion ni l'égarement, que l'écrivain provoque délibérément pour rendre sensible l'impossibilité, pour un individu, de saisir une communauté dans toutes ses dimensions.

Sur le fond de cette forme narrative singulière, d'autres qualités du roman apparaissent avec force, au premier rang desquelles sa manière d'aborder la souffrance humaine. La mort, la maladie, la solitude et la précarité sociale surgissent sans annonce solennelle, au milieu des conversations les plus ordinaires. Un échange sur les pommes de terre peut révéler une angoisse profonde face à la pauvreté ; une discussion sur les repas de la maison de retraite peut faire apparaître les humiliations subies par ses pensionnaires ; et la douleur causée par l'absence d'une mère affleure parfois derrière l'évocation d'un souvenir d'enfance.

Le thème de la vieillesse revient régulièrement à travers les pensionnaires de la maison de retraite, qui voient leur monde se rétrécir sur fond d'agitation de la rue, mais continuent néanmoins à désirer, à se quereller et à résister. À travers eux, comme à travers d'autres personnages, Seethaler rend leur dignité à des existences que le monde contemporain tend à dissimuler, sans pour autant les idéaliser ni leur épargner son ironie. Celle-ci, en coexistant avec la souffrance, empêche le récit de sombrer dans une sentimentalité excessive.

La critique sociale de l'écrivain ne se limite pas à la condition des personnes âgées. Longtemps considérée comme marginale, la Landstrasse devient progressivement l'objet des convoitises de promoteurs immobiliers qui ne voient pas en elle un environnement familier et intime, comme ses habitants, mais une simple occasion de profit. Les loyers augmentent, une vague d'expulsions forcées s'enclenche et les petits commerces disparaissent. Seethaler évite toutefois le piège d'une opposition réductrice entre un passé heureux et un présent destructeur. Il montre également les violences, le racisme et la misère que la rue a connus au cours de son histoire récente, concentrant sa critique sur les transformations économiques qui rendent certaines vies interchangeables et dépouillent certains souvenirs de leur valeur.

Impossible, par ailleurs, de passer sous silence cette scène saisissante où un personnage participe à un atelier d'écriture. Le professeur critique un passage narratif qu'il a rédigé, contestant le point de vue adopté, la justesse de ses réflexions et le caractère artificiel de l'ensemble du texte. La scène tire sa force des questions fondamentales qu'elle soulève sur les conditions mêmes de l'art romanesque : qui est en mesure de raconter la vie des autres ? Jusqu'où un écrivain peut-il sonder une conscience ? Qu'est-ce qui confère à une histoire son caractère réaliste ? Et à partir de quand une forme littéraire paraît-elle artificielle ?

Comme ces interrogations sont également soulevées par la structure même de La Rue, Seethaler semble soumettre sa propre œuvre à une critique possible : ses fragments, ses changements de perspective et ses incursions dans la conscience de nombreux personnages ne relèvent-ils pas d'une construction littéraire trop ostensiblement visible ? On peut aussi lire cette scène comme une réponse ironique à cette inquiétude, par laquelle l'écrivain affirme son droit, et celui de chacun, à inventer des formes capables d'accueillir des expériences qui échappent à la narration traditionnelle.

Reste à évoquer la succession des saisons dans le roman, qui lui confère une structure secrète. Les pluies de l'automne, les neiges de l'hiver, le dégel printanier, la chaleur écrasante de l'été et le retour annuel de la fête de la rue constituent autant de liens sensibles entre des fragments narratifs qui, sans eux, risqueraient de demeurer épars. Mais cette temporalité cyclique contraste avec le cours irréversible des destinées individuelles. Les saisons et les fêtes reviennent, tandis que les commerçants changent, que des habitants s'en vont et que d'autres prennent leur place.

Au début du roman, la Landstrasse apparaît comme un espace anonyme. Mais à la fin, le lecteur en possède une connaissance intime. Il reconnaît aisément sa géographie et ses habitants, avec leurs voix, leurs contradictions et leurs blessures, alors même qu'aucun d'eux ne lui a livré la vérité définitive de ce lieu.

C'est peut-être là que réside la plus grande réussite de Seethaler : nous faire sentir qu'un lieu n'existe véritablement qu'à travers les nombreuses vies qui l'ont traversé, tout en montrant l'impossibilité de les embrasser toutes.

La rue ne cesse de vivre. Des gens passent, des conversations commencent, d'autres s'interrompent. Quelqu'un regarde la pluie tomber derrière une fenêtre. Une porte se ferme, une autre s'ouvre. Le roman s'achève, mais la conversation humaine qu'il abrite se poursuit.